

pénétré de son ami, vous exagérez, il me semble, la portée de vos fautes. Si vous avez eu quelques torts envers votre femme, vous n'êtes assurément pas cause de la mort de son frère.

—J'en ai été la cause involontaire, dit le comte en secouant tristement la tête. C'est mon abandon qui a tué ma femme et c'est en sortant de lui dire un dernier adieu que Lalandec a trouvé la mort sur un de nos chemins. Si ma conduite eût été ce qu'elle devait être, ils vivraient sans doute encore tous les deux, et innocent aux yeux des hommes, devant Dieu et ma conscience je suis coupable, Roger.... Mais ce n'est pas de mes fautes, que j'ai réparées dans la limite de mes forces, je puis me rendre ce témoignage, que je voulais vous parler, c'est des événements de cette funeste nuit. Vous sont-ils encore présent à l'esprit ?

—Mais sans doute. On en causa fort à Nantes à l'époque, et Langot, je m'en souviens parfaitement, me dit que vous étiez même fort gai, ce jour-là, et si loin de vous attendre à de pareils malheurs qu'après avoir joué une partie de la soirée, vous allâtes souper ensemble avant de vous rendre à ce bal.

—Ce n'est que trop vrai, dit le comte en soupirant. Tandis que ma femme se mourait, nous soupâmes en effet tous les trois chez Langot.

—Tous les trois ! fit le baron étonné. Mais non, vous faites erreur, d'Erbray. J'y soupai bien avec vous, mais la veille.

—Non, baron, c'est vous qui vous trompez.

—Cependant....

—Je suis parfaitement sûr de ce que j'avance, dit le comte d'un ton sec et impatient. J'ai conservé un trop vif souvenir de tous les événements de la nuit, même des plus insignifiants, pour admettre la possibilité d'une pareille erreur.

Le baron était trop poli pour insister davantage et surtout trop prudent pour indisposer son hôte en soutenant une assertion qui lui était complètement indifférente.

—C'est possible, après tout, répondit-il. A vingt ans de distance, on peut se tromper de vingt-quatre heures.

—La chose a plus d'importance pour moi que vous ne l'imaginez, répliqua le comte. Tout à l'heure je vous dirai pourquoi. Tâchez donc de bien rappeler vos souvenirs, et tenez ! voici justement une circonstance qui peut vous y aider. Vous étiez ce soir-là dans un état qui n'est pas très-séant pour un gentilhomme et qui cependant était trop souvent le nôtre.

—J'étais ivre, voulez-vous dire ? repartit le baron qui parut trouver la chose toute naturelle.

—Oui, et même à ce point que, bien que nous fussions au cœur de l'été, vous vouliez absolument nous emmener patiner sur le canal et qu'il vous fut impossible de nous accompagner à ce bal.

Le baron se mit à rire.

—Du diable si j'ai le moindre souvenir de tout cela ! se dit-il. Mais puisqu'il y tient, je le contrarions pas.... Vous avez raison, d'Erbray, reprit-il à haute voix ; ce détail me remet tout en mémoire. Langot me le rappela plus tard et même s'en amusa fort à mes dépens, car il était assez railleur, ce cher ami.... Que peut-il être devenu ? reprit-il avec un sourire mélancolique. Le savez-vous ?

—Il est au Canada, répondit le comte d'un air indifférent et il y a, paraît-il, très bien fait son chemin.

Mais cette indifférence cachait une joie qu'il avait peine à

contenir. Le témoignage du baron, joint à celui qu'avait donné jadis le chevalier de Langot, établissait en sa faveur un alibi menteur, puisqu'à l'heure de ce prétendu souper, il rencontrait Lalandec au Val Maudit, mais un alibi victorieux ; et en lui permettant de braver les accusations de Pharold, il le délivrait d'une de ses craintes les plus vives.

Il emplit le verre de son ami pour prendre le temps de se recueillir, et après un instant de silence, il reprit :

—Avant de vous expliquer l'importance que j'attachais à bien fixer ce détail dans votre mémoire, laissez-moi vous adresser une question, Roger. Si un homme en qui vous auriez placé votre confiance en abusait pour se rendre coupable envers vous ou l'un des vôtres d'un crime horrible et qu'il se fit de cette confiance même une arme pour écarter les soupçons, tous les moyens ne vous sembleraient-ils pas justes pour acquérir la preuve de son crime, même ceux que réprouve la morale et qu'on rougirait d'employer avec un honnête homme ? De vains scrupules vous arrêteraient-ils si la trahison, se retournant contre le traître, vous offrait un jour les moyens de le convaincre de son infamie ?

—Non, certes, car la ruse serait alors légitime et de bonne guerre.

—Je suis heureux que vos idées soient sur ce point d'accord avec les miennes, mon cher d'Escoubiac, reprit le comte, car je pourrai vous parler à cœur ouvert. Ce que je vous présentais comme une supposition n'en est pas une. Un des miens est tombé, lâchement frappé par un homme qu'il avait tiré de l'abjection pour en faire son ami, presque son frère, et qui n'avait jamais reçu de lui que des bienfaits. Je veux parler de Lalandec. De profonde dissemblance nous séparaient à cette époque, lui et moi. Mais la trahison était si lâche, elle a jeté un si grand deuil dans ma famille, qu'elle m'indigna plus vivement peut-être que si elle m'eût atteint dans mes propres affections. Lalandec était d'ailleurs, malgré ses défauts, plein de cœur et d'honneur, et, il faut bien l'avouer, dans la querelle qui nous avait brouillés, tous les torts n'étaient pas de son côté. Aussi me jurai-je de tirer de sa mort une éclatante vengeance. Mais pour que vous puissiez me comprendre, il faut que j'entre dans le détail des événements, et je le ferai, malgré ma répugnance pour ces funestes souvenirs.

Alors, avec un affreux serrement de cœur, car il ne pouvait parler de son crime passé sans que toutes les circonstances de son nouveau crime ne se retraçassent à son imagination, mais avec un sang-froid qui ne se démentit pas un instant, le comte d'Erbray raconta brièvement au baron les événements qui jadis avaient fait croire à la mort de Lalandec. Puis il lui apprit comment Pharold, arrêté pour un autre délit, avait spontanément fait des révélations.

(La suite au prochain numéro).